

# Les souvenirs de nos pères

## – Le Père Ernesse –

Pour ces souvenirs narrés par un grand-père imaginaire, je me suis inspirée de divers textes que j'ai partiellement modifiés - je prie les auteurs de bien vouloir m'en excuser !

x « Près des tonneaux », texte extrait du livre de Maurice Thiéry « Simples histoires de la guerre de 1914 ».

x « Le poreau », par Henry Gaudel, nouvelle parue dans la revue « Le pays lorrain » / 1935.

J'ai aussi pris la liberté de modifier ces textes en remodelant l'histoire narrée et de les traduire en parler de Hesse. Je tiens également à préciser que les personnages mis en scène dans le texte suivant sont imaginaires et n'ont jamais existé ... tout au moins à ma connaissance !

Marie-Odile Zdravic

### Personnages

- le père Ernesse
- sa petite-fille Elise, 10 ans
- sa femme, la mémère Julia
- le Joseph, ami du père

– Pourquoi t'as toujours ta casquette sur la tête, père ?

– C'est passque j'ai pu de ch'veux, mo feu<sup>(1)</sup>. J'ai peur des courants d'air !

– Alors t'es chauve ?

– T'as réson, quand on a pu beaucoup d'poils sur le caillou, on est chauffe ! J'ai perdu tout c' que j'avais comme ch'veux sur le d'ssus du crâne quand j'étais à l'armée.

– Et pourquoi ?

– Eh ! beng passqui' fallait que j'porte le casque, comme tous les aûtes soldats.

– Un casque comme les pompiers ?

– Un peu, oui ... C'était un casque avec une pointe par le d'ssus, un peu comme une p'tite antène pointue.

– Comme un Martien ?

– Je sais pàs, j'en ai jamais vu un, moua, de Martien ! Et toua, Elise, t'en as d'jà vu un ?

– A la télé, oui, quand j'étais plus petite ! C'était dans un dessin animé ... Mais j'ai pas aimé, j'avais eu peur ! Maintenant je sais que ça n'existe pas, les Martiens !

– Qué conn'rie que la télévision-là qu'on laisse regarder aux enfants, te troufes pàs Joseph ? Les râces<sup>(2)</sup> fraient mieux de sauter à la corte, ou de jouer aux billes, ou encore d'aller cueillir des pissenlits pour les lapins, plutôt que d' rester les fesses collées sur une chése pendant j' sais pàs combien d' temps, pour avaler d'avant la bouate-là des histouâres à dormir debout !

– Faut ouâr, Ernesse ... Te sais, faut pàs éte contre tout c' qui est moderne ... Nos jeunes, i' z'apprennent des choses à la télévision que nous on a jamais su à leur âche. Rappelle-toi dong comment qu'on était quand on avait l'âche de ta p'tite Elise qui vient d' féter ses dix ans ! Yavait même pàs la radio chez nous, pissqu'i' yavait pàs l'életrissité à Hesse. Mon père i' lisait le journal quand le curé lui montrait, comme tant d' gens du villâche. Les nouvelles étaient des fouas pu trop fraîches ! C'était pareil pour toua, non ?

– T'as bien réson, Joseph ! L'Ernesse, c'est pu qu'un vieux rétrogrâte, un vieux rouspéteur qui troufe que tout était mieux dans l' temps. Si on devrait l'écouter, les femmes iraient encore laver leur linche dans le canal à la place d'avoir une machine à laver et ...

– Arrête Julia ! J'ai jamais dit ça ...



- Ah ! non ? Pâs plus tard que hier te prétendais que c'était l' bon temps quand les gens allaient au marché de Sarr'bourg à pied ou en charaban au lieu de rouler en automobile qui pétarâte et qui pue !
- Dis dong Ernesse, te s'rais pâs des fouas un peu jaloux du Pierre Pierron qui s'a payé une Peugeot 203 ?
- Mais te pérds la tête, Joseph ! Et pourquoua que j' srais jaloux d'un planqué d' la grante guére ? l' peut bien s' payer tout c' qu' i' veut, le gros Pierron, même une limousine, i' s'ra jamais qu'un arch'lorr<sup>(3)</sup> qu' a pâs fait la guére ! On l'a bien fait nous deux, Joseph, la guére de 14-18, même si on a été app'lés qu'en 17 ...
- Et le Paul Pierron a été réformé en 18 passqu'il avait une maladie des yeux ...
- Une maladie ? Mais quesse te chantes là, Julia ? Laquelle maladie qu'il avait, le peuh<sup>(4)</sup> Pierron-là, à part la p'tite vérole ? Passque c'était un sâpré jolo<sup>(5)</sup>, qui pensait qu'à sauter sur tous les pouillottes qui passaient d'avant lui ! Te veux vrément savoir c' qui s'a passé et pourquoua qu'il a été exemté du service le fégnasse-là ? Mon conscrit le Joseph en sait autant que moua ...
- Te crouas vrément que c'est l' moment de remuer tout c' qui fiâre<sup>(6)</sup> alors que la gamine-là nous écoute ? Te f'rais mieux de lui esspliquer pourquoua que t'as porté un casque à pointe ... Te peux même lui montrer une de tes photos du temps-là. De toute façon elle l'apprendra un jour ou l'aûte que t'as fait la guerre du côté des All'mands ! Comme la plupart des garçons de Hesse en âche d'aller fére la guére. C'était note vie à nous-zaûtes en Lorraine annexée ! Et ya pâs d' quoua en aouâr honte, namm ouâr<sup>(7)</sup> Joseph ?
- T'as bien réson, Julia ! On était tous des All'mands à Hesse quand la guére a éclaté en 1914. J'ai mes deux frères qui sont morts en s' battant conte les Français ; moua j'ai eu plusse de chance qu'eux, la Faucheuse m'a pâs voulu ! J'ai quand même été blessé au bras. C'était une drôle d'époque, allez dong ...
- Essque t'as envie, ma p'tite Elise, que le pépère i' te parle de quand il était soldat ?
- Eh ! beng oui ! Mais mon papa m'a déjà dit que vous étiez nés à Hesse, le pépère et toi, mémère, et que Hesse était alors en Allemagne, et que ce bout d'Allemagne était redevenu français après que la France avait gagné la Première Guerre mondiale avec ses pays alliés en 1918. C'est pour ça que vous savez parler en allemand. D'ailleurs j'ai un livre à la maison qui raconte l'histoire de l'Alsace-Moselle, et maman l'a lu avec moi et elle m'a expliqué ce que je comprenais pas trop bien.
- Mais c'est qu'elle en sait des choses la bâcelle-là<sup>(8)</sup> ! Mais c'est d'jà une savante ! Oui, on a été all'mands ... mais pâs boches<sup>(9)</sup>, hein ! Ah ! non, au grand jamais, ma p'tite Elise, on n'a jamais été des Boches, nous, les Hesse ! A part peut-être quéques gens richards comme les Pierron qui avaient des intérêts dans les usines de guére des Fridolins<sup>(9)</sup>, là-bas en Sarre ... Lorrains qu'on était, et qu'on est restés, même quand tous les 27 janvier on devait pavoiser avec leurs trois couleurs, nouâr, blanc, roûche, pour féter l'anniversére du Kaiser Guillaume II<sup>(10)</sup> ... Moua quand j'étais gamin, je l'ai jamais mangé le Kaiserweck que le méte d'école nous distribuait le jour du Kaisergeburtstag ; plutôt crever que manger du pain-là ! Mon pére et ma mére, i' m'auraient foutu une sâprée rouffe<sup>(11)</sup> si zavaient appris que j'avais goûté du pain qu'on donnait même pâs à nos cochons de peur qu' i' crèvent.
- Ah ! r'commence pâs, Ernesse ! Te nous chaûffes les oreilles avec tes histouâres d'avant 18 ! Arrête main'nant ... Le passé c'est le passé ! C'est pâs ta faute tout d' même si nous zaûtes de Hesse on a fait partie du Reichsland<sup>(12)</sup> pendant quarante ans ... et plusse même ... quarante-sept ans, pense ouâr un peu ! Ya pâs que toua tout d' même qu'est dans le cas-là ... C'est la vie, quesse qu'on veut ! T'y chang'ras rien malgré tes orémousses<sup>(13)</sup> de vieux radoteur ... Quesse t'en dis, Joseph ? Te penses pâs comme moua ?
- Pour sûr que oui, Julia, c'est pâs la péne de râminer<sup>(14)</sup> et de vouloir refére le monte, surtout à note âche ; v'là qu'on va sur nos soixante-quatre ans, l'Ernesse et moua, pissqu'on est tous les deux du siècle<sup>(15)</sup>. T'es un peu plus jeune, namm ouâr Julia, si j' me trompe pâs ?
- De quatre ans, oui. C'est pâs pour ça que j'ai moins de rumâtisses que vous ! Quand c'est pâs l' dos qui m' fait mal, c'est les épaules ou encore le cou ... on sét bien qu'on peut pâs éte et avoir éte, namm ; la plus belle pomme qu'a passé l'hiver en haut d' l'armouâre est toujours crâpie<sup>(16)</sup>, alleye ! J'ê comme les pommes au printemps, ya bel âge que mes joues sont pu belles lisses et roûches ! Bon ... Alors, ma p'tite Elise, te sais d'jà beaucoup d' choses si j' comprends bien ? C'est vrai que t'es une bonne élèfe, toua, pâs comme ton frère ...
- Dans mon école à Strasbourg, la chère-sœur<sup>(17)</sup> Marie Clotildis nous a aussi parlé de cette époque, parce que ça faisait 50 ans cette année que la guerre de 14-18 avait commencé.
- Oh ! mais je gâge<sup>(18)</sup> que ta chère-sœur t'as pâs esspliqué comment que soixante-cinq Prussiens ont trouvé la mort dans une câfe en Champagne !
- Non ! Tu sais toi ? Dis, tu racontes, pépère Ernesse ?
- Eh ! beng oualà ... C'est une histouâre vraie, qui s'a passée dans les environs de Reims, dans la partie d' la Champagne que les Boches avaient occupée. Ç' avait éte une sâprée dure journée pour les soldats des deux camps, les Français contre les Frisés. Le soir venu, v'là qu'une tripotée<sup>(19)</sup> de Prussiens s'avaient égârés loin de leur régiment et se r'trouvaient perdus dans la campagne. l' leur fallait vite trouver un toit pour y passer une bonne nuit de r'pos. V'la-ti-pâs que là-bas, au bout des vignes, i' zaperçoivent les toits de quéques mésons. Hardis les gars ! Bien que crevés comme des chiens, i' sont vite au hameau ; mais pâs âme qui vife. C'est que tout la population était partie sur les routes depuis belle lurette, par peur des Ostrogoths-là qui zigouillaient pour un rien ... l' zavisent une belle p'tite villa aux volets fermés et yen a un qui va toquer à la porte.

Personne qui répond. Alors i' zenfoncent la porte et rentent dans la méson où i' troufent pàs un chien. Et quesse qui peut les intéresser en premier, ces soiffeurs-là de Visigoths, à part la câfe oussqu' i' pensent bien trouver quéques bonnes bouteilles ? Quéques soudârs troufent vite l'escailler qui y mène ... et i' découfent le paradis ! Ya là une collesion unique de vieilles bouteilles casquées d'or qui doivent contenir un d' ces champagnes ... Du millésimé si-vous-plaît ! Aussitôt, tout la troupe en vert-de-gris<sup>(9)</sup> se précipite sous la vouête et se dépouille de tout c' qui peut la gêner, fusil, casque, roucksack<sup>(20)</sup>, ceinturon ... qui sont j'tés à la volée. I' zattrapent chacun une bouteille, s'installent aussi bien que possipe parmi les barricues, font sauter le bouchon et font couler le vin dans leur gosier en se disant que la guère avait quand même du bon. Vife la France et le champagne ! I' zont tant et tant soiffé que le sommeil a v'nu les surprente ! Le vin était de première qualité, passqu' au p'tit jour i' ronflaient toujours ... si bien qu'i' zont pàs entendu les roul'ments de tonnére de l'eau qui s'avançait, balayant tout, et qui s'engouffrait à grosses vagues dans la câfe où i' s'avaient endormis. C'est que là-bas, un peu plus loin, leurs frères avaient ouvert les écluses du canal pour se protéger contre l'armée française, et l'eau s'avait répandue ... répandue ... Au grand jour, quand les fantassins et les cavaliers français sont arrivés au hameau et ont fouillé tous les mésons, i' zont trouvé, dans une p'tite villa inondée, soixante-cinq cadâfes de Prussiens qui flottaient dans l'eau, au miyeu des tonneaux et des bouteilles vides, avec des panses rontes comme des ballons ! Bien fait pour eux, non ?

– I' zont trouvé une belle mort, les Chleuh-là ! Ronds comme i zétaient, i' zont rien senti, c'est bien dommâche alleye ! J' peux pàs m'empêcher de penser qui yen a des Fritz qu'ont fait tant d' mal si près d' chez nous en 14 ... Suffit d'écouter le Gaston, mon cousin germain d' Emberménil<sup>(21)</sup>, quand i' raconte c' qui s'a passé là-bas, si c'est pàs misérâpe ...

– Laisse les chôses-là dormir, alleye, Joseph ! Dis ouâr Ernesse, et si te nous racontait l'histouâre du porot<sup>(22)</sup> du Colas d' La Forche<sup>(23)</sup>, jusse pour fére rigoler un peu note gamine ?

– Allez, pépère, raconte !

– Le coup-ci, c'est le Joseph qui va parler ... passque moua j'ai la pépie ! Commence dong Joseph, pendant que j' m' en vas tirer une cruche de vin à la câfe. Te donn'ras les verres, Julia ! Et sers ouâr un verre de sirop de nouâres groseilles<sup>(24)</sup> à l'Elise ! T'as souaf aussi, hein, ma mirzotte<sup>(25)</sup> ? Et la mémère va aussi mette la boîte de bredele<sup>(26)</sup> sur la tâpe ... Je crouas qu' i' yen reste encore des ceux d' Noël dernier !

Voici ce que conta Joseph, l'ami d'enfance du pépère Ernesse ...

L'Ad'line et le Colas habitaient La Forche, jusse après le moulin sur la Sarre. Mariés pôfes, i' zavaient pourtant réussi, à force de travailler et hârer<sup>(27)</sup> dur, à avoir leur petite méson et quéques pièces de téré, et aussi un ch'val et deux belles vaches. La femme du Colas, c'était pàs une mauvaise femme, pour sûr. Au contrére même, yavait rien à r'dire sur son compte : ê tenait bien son ménâche, soignait les bêtes comme i' faut, et donnait un rûte coup d' main à son homme à la f'naison et à la moisson. Elle était pàs la dernière à sarcler les patates et les tournipsses<sup>(28)</sup>. Tout l' monte disait qu' i' s'avaient bien rencontrés tous les deux. Pour tout dire, leurs afféres allaient chaque année de mieux en mieux. Sauf qu' i' zavaient toujours pàs d'enfant. Le Colas, ça lui faisait trop rien ; elle finirait bien par l'avoir son polichinelle dans l' tiroir<sup>(29)</sup>, son Ad'line, comme tous les femmes, qu' i' s' disait le brâfe homme. I' travaillait joyeusement tout la sainte seméne, et le dimanche après-midi, pendant qu' sa femme allait aux vépes, il allait taper une belote à Hesse, au bistrot d' la belle Cécile, près du canal, oussqu' i' vidait une pére de canettes avec le Constant, le Leyon et le Batisse, ses conscrits. Le Colas coulait des jours sans histouâre, heureux en ménâche et content d' son sort.

Mais yen allait pas d' même pour son Ad'line, vu qu'elle avait pas encore d'enfant pour s'occuper. Même qu'ê cachait au fond d'elle-même des réfes de grandeur. Depuis qu'i' zavaient une centéne de féniches dans leur p'tite goyotte<sup>(30)</sup>, des idées de gloriole hantaient son esprit, au point qu'elle en dormait pu. Elle aurait voulu main'nant voir son homme parmi les premiers du villâche. Elle aurait voulu qu' i' soye quelqu'un en vue à Hesse, comme ça elle deviendrait elle-même quelqu'une d'important. Aux dernières électiongs, elle l'avait poussé à se laisser porter sur la liste du maire sortant, l'Emile Blanchârd, et i' lui avait manqué que trois voix pour éte élu. L'Ad'line en avait éprouvé autant d' fierté que d' regret, passque trois voix, on sait bien que c'est pàs grand' chose ! Son Colas avait presque été élu au Conseil, pensez dong ! Oui, mais presque ... alors que le grand Jules d' la Clémence du moulin était au jour d'aujourd'hui premier adjoint ! Elle en était jalouse, l'Ad'line, et aussi d' la grôsse Marie, la deuxième femme du mére. Elle envoyait aussi la grante Lucie, la femme du chef des pompiers, de même que la Gusta, la femme du suisse<sup>(31)</sup>, lui qu'avait un si bel habit les jours de grand' messe, quand il ouvrait la procession des servants et du curé en tapant le carr'lâche d' la grante allée avec sa hall'barte. L'Ad'line passait son temps à envier les aûtes, et ça lui rongeaient les sangs. Elle avait pu le même caractère, à la grante surprise de son homme, qui comprenait pàs pourquoua qu'elle lui cherchait des miséres et pourquoua qu'elle pleurnichait pour un rien.

Enfin, à force de tourner et de r'tourner des centénes de fous dans sa tête ses jérémiâtes et ses jalousies, l'Ad'line s'a dit un beau matin qu'elle avait trouvé la solution : i fallait fére décorer le Colas !

Comme il avait pàs été soldat, à cause de ses pieds plats, il était pàs question de lui fére ouâr la médaille militaire. Pour les Palmes académiques, il avait tout d' même pas assez d'instrussion, le Colas, même s'il avait

eu son certificat d'études à treize ans. On pouvait pàs non pu lui fére aouâr la médaille de sauf'tâche, pissqu' aussi bien il avait jamais sauvé personne, à part une pére de p'tits vaïllons<sup>(32)</sup> que leurs vaches arrivaient pàs à fére sortir. Ni la médaille des pompiers, vu qu'il était pàs pompier. Alors, i' restait pu guère que le Mérite agricole, le « porot », comme on dit. C'était là, pour sùr, la décoration qu' i' fallait pour son homme ! Avec tout le mal qu' i' se donnait pour les bêtes et dans les champs ... Et rien qu'en pensant à son Colas portant fièr'ment sur sa veste du costume du dimanche ou sur sa vareuse d'hiver un larche ruban vert bordé de roûche, l'Ad'line souriait et sentait comme une chaurée<sup>(33)</sup> lui monter à sa figure. Faut main'nant que j' le décide, qu'ê se dit pour elle-même. Et quand le soir il a rentré des champs, sans lui laisser le temps de s' mette assis d'avant sa soupe au lard, elle a aussitôt attaqué :

- Colas, mon bong, qu'ê lui dit, j'ai bien envie que t' soilles décoré !
- Décoré ? qu' i' lui a fait en la r'gardant avec une tête de kouêkâ<sup>(34)</sup>.
- Oui, décoré ! T'as bien entendu. Je veux qu'on te donne le Mérite agricole, le « porot » quoi ! L'année-çi ou l'an prochain.
- Mais, qu'il a dit le Colas, faut avoir des titres pour éte décoré du « porot ».
- On en a, que j' pense, des titres ! Vlâ plus d' vingt ans qu'on travaille la terre, nous deux, et nos champs sont les plus beaux de tout le canton !
- J' te dis pàs non, Ad'line, mais faut encôr des protectiongs !
- On en aura !
- Et chez qui dong ? On connaît personne de haut placé.
- Chez note député, ma foua !
- Mais j' le connais quasiment pas !
- Ben tant mieux ! C'est la bonne occasiong d' le connaîte. Vlâ justement les élections dans deux mois ; faudra te r'muer et fére vôter pour lui, c'est aussi simpe que ça !
- Mais c'est un fin roûche, note député, un vrai communisse, le pére Goulon.
- Et après ?
- Après ? On dira qu' le Colas d' La Forche a r'tourné sa veste et m'sieur l' curé s'ra pàs content ! Pour sùr qu'il en parlera au préche à la grand' messe du dimanche ... et tout l' monte me r'gardera comme un pestiféré.
- T'auras qu'à les laisser tchâtcher tousse tant qu' i' sont ! qu'elle a déclaré l'Ad'line. Et pis note curé a rien à voir là-d'dans ! La religion c'est une chose, et le « porot » c'en est une aûte ! On fait comme on veut et on pense d'une aûte façon si ça nous chante ! Non mais quand même !
- J' te dis pàs non, fit le Colas ébranlé, mais j' m'ai laissé dire qui yen a un aûte qui s' présente aussi, comme député, un d' la droite ; alors si c'est lui qu'est élu, où c'est qu' j'irai le chercher, mon « porot » ?
- Veux-tu bien te tère ! C'est le nouveau mére de Belle-Forêt, un jeune qu'est pàs sec derrière les oreilles, i' s'ra sùr'ment pàs élu. Te peux bien penser qu'on vô'tra pour sui qu'est d'jà en place, passe qu'on s' met toujours du côté du manche ! Et t'auras ton « porot » ...
- Mais enfin mon Ad'line, te s'rais dong si contente que j' l'aie le « porot » là ?
- Pour sùr que j' s'rais contente ! Quand ça s'rait que pour faire gaïller<sup>(35)</sup> les aûtes !
- Eh ! beng soit ! Peussque ça t' fait tant plésir ! Quesse qu'on f'rait pàs pour fére plésir à sa femme !

Et c'est ainsi qu'une pére de jours après, le Colas entrait en campagne en faveur du député sortant, l'Augusse Goulon. A la grante surprise des gens du coin qui l'avaient jamais entendu parler politique, il allait tous les soirs dans les bistrots des environs où i' faisait l'élôche enflammé de son candidat ; i' collait des affiches, i' portait des papiers dans les bouates à lettres, i' distribuait des journaux sur le marché d' Sarr'bourg et il a même failli en v'nir aux mains avec les amis du concurrent, un soir que ceux-là l'avaient traité de vendu.

- Eh beng ! que lui d'mandait l'Ad'line quand il rentrait au miyeu d' la nuit, crevé, avec presque pu d' voix, et un peu rond à cause des verres avalés pour la bonne cause, dis-moua comment qu' ça marche ?
- Ça marche tout bien, ma femme, mais tout bien, va ! Pour sùr qu' le pére Goulon s'ra de nouveau élu ! Et i' m'a promis le « porot » dés que possipe ... l' va s'en occuper sitôt élu.

L'Ad'line rayonnait, et tant qu'elle était contente, elle a pàs pu résister au plésir d'aller confier le lendemain matin à la Mélanie sa voisine, dans le plus grand secret bien sùr, que le Colas s'rait bientôt décoré du « porot » et que note député lui avait promis !

Enfin le grand jour du scrutin arriva. Hélas ! Contrairement à tous les pronossics, l'Augusse Goulon, député sortant, fut battu à plates coutures par son jeune adversaire de droite qu' était d'avant lui avec plusse de trois mille voix. Le Colas en crut pàs ses oreilles, jurant qu' i' yavait eu des magouilles et des coups fourrés, pour sùr. Et l'Ad'line, elle en avait été malâte au point de pàs pouvoir se l'ver pendant quéques jours. Vous pensez bien qu' les langues avaient tourné au village, et la Mélanie avait pàs t'nu la sienne de langue, namm !

Un midi, deux s'ménes après le dimanche des élections et la fin de leur réfe, le Colas et l'Ad'line mangeaient tristement leurs kneppes<sup>(36)</sup> sur le coin d' leur tâpe de cuisine, quand se montra le facteur dans l'encadrement d' leur porte :

- Un paquet pour vous, qu'il a dit ; i' tenait une grante longue boîte dans ses mains, emballée dans un beau papier blanc avec une ficelle rose, qu'il a remis au Colas. Allegey, j' me saufe, ma tournée est pàs finie ...
- T'attendais quéque chose, toua ? qu'a d'mandé l'Ad'line à son homme.
- Ma foua nong ! Et toua ?
- Ni moua !
- Qué grand diâpe essque ça peut bien éte de l'affére-là ?
- Oufe la boîte, te verras bien.

Le Colas a coupé la ficelle avec son couteau, a rôté le couverque et il a dev'nu roûche comme la crête d'un pére dindon.

- Ah! les vaches ! qu'il a fait, i' m' paieront ça, les sacripans !

Et i' tenait ente ses gros doigts un porot, un porot comme tout frais arraché de la chen'vière<sup>(37)</sup>, avec une longue tête blanche et les racines encore après, avec des grantes feuilles d'un beau vert brillant. L'Ad'line a dev'nu pâle de râche, mais comme le Colas allait lancer par la f'nête sur le tâs d'froma<sup>(38)</sup> la boîte et c' qui yavait dedans, ê lui a dit :

- Non ! le jette pas ! le jette pas, Colas ! J' le mettrai d'main dans note soupe ... i' servira tout d' même à quéque chose, le « porot » là !

Et i' se sont mis tous les deux à rigoler comme des pendus, se disant qu'i valait mieux en rire qu'en pleurer !

Et la mémère Julia rajouta :

- Le Colas et son Ad'line de La Forche, i' zont fini par aouâr toute une ribambelle de râces<sup>(2)</sup>, un chaque année, en tout six je crouas bien, qui ont touse une belle situâtiong à l'heure qu'il est. Et leur plus jeune, le Louis, il est le mère de Hesse depuis deux ans. Et si jamais i' dev'nait note député aux prochènes élections ? C'est bien possipe, il en a les capacités, peussqu'il est le patron d'une fabrique de tuyaux.



### Notes

1) mo feu : mon fils, ma fille

2) les râces : les enfants

3) un arch'lorr : de l'allemand familier « Arschloch », qui signifie trou du c...

4) peuh : adjectif signifiant moche, pas beau

5) un sâpré jolo ; les pouillottes : un drôle de coq, qui est séduit par les jeunes poulettes

6) fiârer : sentir mauvais, puer.

7) namm, namm dong, namm ouâr : n'est-ce pas

8) la bâcelle : la fille

9) Boches, Fridolins, Fritz, Frisés, Visigoths, Ostrogoths, Chleuhs, Vert-de-gris : divers surnoms donnés aux Allemands

10) l'anniversère du Kaiser Guillaume II ; Kaiserweck ; Kaisergeburtstag : L'empereur Guillaume II d'Allemagne, né le 27 janvier 1859, instaura la célébration officielle, chaque année, de l'anniversaire de sa naissance. Ces manifestations marquèrent des générations de jeunes Mosellans par l'aspect festif de cérémonies organisées dans toutes les villes et villages de l'empire, y compris en Lorraine et Alsace annexées. Elles se déroulaient le 26 janvier au soir et duraient toute la journée du 27. Chaque maison était tenue d'arborer les couleurs impériales, noir, blanc et rouge. Outre les divers défilés de troupes et les discours officiels, l'un des grands moments de cet anniversaire était la fête des écoles, avec poésies et chants à la gloire de l'empereur déclamés par les écoliers, auxquels on distribuait le « Kaiserwecke », le petit pain de l'empereur.

11) une sâprée rouffe : une bonne fessée

12) le Reichsland : pour nommer l'Alsace-Lorraine, terres françaises annexées par l'empire allemand après la guerre de 1870

13) des orémousses : des jérémiades, répétitives comme des prières dans lesquelles on prononce « oremus »

14) râminer : se souvenir en rabâchant

15) on est tous les deux du siècle : ils sont nés en 1900.

16) crâpie : ridée, flétrie

17) la chère-sœur : la religieuse institutrice

18) je gâge : je parie

19) une tripotée : un grand nombre

20) le rouksack : le sac à dos, la musette

21) Emberménil : village de Meurthe-et-Moselle, situé à quelques 16 km de Blâmont et 17 kilomètres de Lunéville. Pour connaître les faits - historiquement avérés - auxquels le soi-disant nommé Joseph fait allusion en parlant de son supposé cousin d'Emberménil, lisez un peu plus bas des extraits du rapport de la Commission d'enquête instituée en septembre 1914, laquelle fut chargée « de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens ».

22) le porot : le poireau

23) La Forche : La Forge, hameau situé à 2 kilomètres de Hesse, juste avant le village d'Imling

24) les nouâres groseilles : le cassis

- 25) ma mirzotte : petit mot affectueux signifiant « ma souris »
- 26) les bredele : les petits gâteaux secs préparés au moment de Noël
- 27) hârer dur : travailler en se donnant bien du mal
- 28) les tournipsses ou tourlipsses : les betteraves fourragères
- 29) avoir un polichinelle dans l' tiroir : être enceinte
- 30) avoir des féniches dans la goyotte : avoir des pièces de peu de valeur (des « pfennigs », monnaie allemande) dans son bas de laine.
- 31) le suisse : Personnage emblématique des églises jusque vers la fin des années 1950, le suisse était un personnage dont la fonction est aujourd'hui disparue. Il était choisi parmi les hommes de bonne réputation de la paroisse, était rémunéré par la fabrique, et avait un rôle prestigieux au cours des offices. Revêtu d'un costume rouge ou bleu, parfois noir, selon le calendrier liturgique, le suisse ordonnait les cérémonies religieuses et en assurait le bon déroulement. Son uniforme brodé de fils d'or était composé d'une culotte courte, de chaussures à boucles et de bas blancs, qui donnaient une certaine autorité et prestance à celui qui avait l'honneur d'en être revêtu. Il était complété par un bicorne surmonté d'une aigrette, semblable à ceux qu'avaient les gendarmes il y a deux siècles. Le suisse ouvrait les processions en tête du clergé, sa canne à pommeau frappant le pavé à chaque pas et donnant le rythme. Il possédait aussi une hallebarde et une épée qui étaient les attributs à de sa fonction de garde du lieu sacré.
- 32) une pére de p'tits vaillons : quelques jeunes veaux
- 33) une chaurée : une bouffée de chaleur
- 34) une tête de kouékâ : une tête d'ahuri
- 35) gaïller : envier
- 36) les kneppes : de petites quenelles faites de farine, de lait et d'œufs, cuites dans l'eau salée
- 37) la chen'vière : le jardin
- 38) le tās d' froma : le tas de fumier



« Par décret en date du 23 septembre [1914], une Commission composée de : MM. Georges Pagelle, premier président de la Cour des comptes ; Armand Mollard, ministre plénipotentiaire ; Georges Maringer, conseiller d'État ; Edmond Paillot, conseiller à la Cour de cassation, fut instituée en vue de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens.

« La Commission a présenté à M. Viviani, président du conseil, son rapport (...)

« Monsieur le Président du Conseil,

« Chargés, en vertu d'un décret du 23 septembre dernier, d'aller procéder sur place à une enquête, relativement aux actes commis en violation du droit des gens, dans les parties du territoire français que l'ennemi a occupées, et qui ont été reconquises par les armées de la République, nous avons l'honneur de vous rendre compte des premiers résultats de notre mission. (...)

Dans les régions que nous avons traversées, et notamment dans ce pays de Lorraine qui fut si fréquemment victime des fléaux de la guerre, nous n'avons entendu ni une sollicitation, ni une plainte ; et pourtant, les misères affreuses dont nous avons été les témoins dépassent en étendue et en horreur ce que l'imagination peut concevoir. De tous côtés, le regard se pose sur des décombres ; des villages entiers ont été détruits par la canonnade ou par le feu ; des villes autrefois pleines de vie ne sont plus que des déserts remplis de ruines : et quand on visite les lieux désolés où la torche de l'envahisseur a fait son œuvre, on a continuellement l'illusion de marcher parmi les vestiges d'une de ces cités antiques que les grands cataclysmes de la nature ont anéanties.

« On peut dire, en effet, que jamais une guerre entre nations civilisées n'a eu le caractère sauvage et féroce de celle qui est en ce moment portée sur notre sol par un adversaire implacable. Le pillage, le viol, l'incendie et le meurtre sont de pratique courante chez nos ennemis ; et les faits qui nous ont été journellement révélés, en même temps qu'ils constituent de véritables crimes de droit commun, punis par les codes de tous les pays des peines les plus sévères et les plus infamantes, accusent dans la mentalité allemande depuis 1870 une étonnante régression.

« Les attentats contre les femmes et les jeunes filles ont été d'une fréquence inouïe. Nous en avons établi un grand nombre, qui ne représente qu'une quantité infime auprès de ceux que nous aurions pu relever ; mais, par un sentiment très respectable, les victimes de ces actes odieux se refusent généralement à les révéler. Il en aurait été moins commis, sans doute, si les chefs d'une armée dont la discipline est des plus rigoureuses s'étaient inquiétés de les prévenir ; on peut toutefois, à la rigueur, ne les considérer que comme les actes individuels et spontanés de brutes déchaînées ; mais il n'en est pas de même de l'incendie, du vol et de l'assassinat ; le commandement, jusque dans ses personnifications les plus hautes, en portera, devant l'humanité, la responsabilité écrasante.

« Dans la plupart des endroits où nous avons fait notre enquête, nous avons pu nous rendre compte que l'armée allemande professe d'une façon constante le mépris le plus complet de la vie humaine, que ses



soldats et même ses chefs ne se font pas faute d'achever les blessés, qu'ils tuent sans pitié les habitants inoffensifs des territoires qu'ils envahissent, et qu'ils n'épargnent, dans leur rage homicide, ni les femmes, ni les vieillards, ni les enfants. Les fusillades de Lunéville, de Gerbéviller, de Nomeny et de Senlis en sont des exemples terrifiants ; et vous lirez, au cours de ce rapport, le récit de scènes de carnage auxquelles des officiers eux-mêmes n'ont pas eu honte de prendre part.

« L'esprit se refuse à croire que toutes ces tueries aient eu lieu sans raison. Il en est pourtant ainsi. Les Allemands, il est vrai, en ont toujours donné le même prétexte, en prétendant que des civils avaient commencé à tirer sur eux. Cette allégation est mensongère, et ceux qui l'ont produite ont été impuissants à la rendre vraisemblable, même en tirant des coups de fusil dans le voisinage des habitations, comme ils ont l'habitude de le faire pour pouvoir affirmer qu'ils ont été attaqués par les populations innocentes dont ils ont résolu la ruine ou le massacre. (...)

« Pendant nos séjours à Nancy et à Lunéville, nous avons eu l'occasion de recevoir plusieurs témoignages, relatifs à des crimes commis par les Allemands dans des localités que leurs troupes occupaient encore, et que la plupart des habitants avaient dû évacuer. Les plus cruels de ces faits ont eu pour théâtre le village d'Emberménil. A la fin d'octobre ou au commencement de novembre, une patrouille ennemie ayant rencontré, dans les environs de cette commune, une jeune femme, Mme Masson, dont l'état de grossesse était très apparent, l'interrogea sur le point de savoir s'il n'y avait pas de soldats français à Emberménil. Elle répondit qu'elle l'ignorait, ce qui était vrai. Les Allemands, étant alors entrés dans le village, y furent reçus à coups de fusil par les nôtres [armée française]. Le 5 novembre, un détachement du 4<sup>e</sup> régiment bavarois arriva et rassembla tous les habitants devant l'église, puis un officier demanda quelle était la personne qui avait trahi. Soupçonnant qu'il pouvait s'agir de la rencontre qu'elle avait faite quelques jours auparavant, et se rendant compte du danger que couraient ses compatriotes, Mme Masson, très courageusement, s'avança, répéta ce qu'elle avait dit et affirma qu'en le disant elle avait été de bonne foi. Immédiatement saisie, elle fut contrainte de s'asseoir sur un banc à côté du jeune Dime, âgé de 24 ans, qui avait été pris au hasard comme seconde victime. Toute la population demandait grâce pour l'infortunée ; mais les Allemands furent inflexibles. « Un homme et une femme, dirent-ils, doivent être fusillés. Tel est l'ordre du colonel. Que voulez-vous, c'est la guerre. » Huit soldats, placés sur deux rangs, firent alors feu à trois reprises sur les deux martyrs, en présence de tout le village. La maison du beau-père de Mme Masson fut ensuite livrée aux flammes. Celle du sieur Blanchin avait été incendiée quelques instants auparavant. » (...)

dans « Rapport officiel de la commission d'enquête / Les atrocités allemandes en France » / Journal officiel du 8 janvier 1915

